

Finalement, les poèmes ne sont pas tous très limpides; le choc et l'accumulation des images rendent parfois le texte un peu ardu à suivre. La simplicité serait parfois la bienvenue plutôt que le désir d'inventer ou de rechercher l'image qui se veut frappante. Mais ce n'est pas toujours le cas, et l'imaginaire de l'auteur peut se faire accueillant quand on prend le temps d'arriver à une certaine familiarité avec l'œuvre.

François-Xavier Eygun
Mount Saint Vincent University

**POLIQUEIN, Laurent (2005) *Le vertigo du tremble, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 58 p.*
[ISBN: 2-89611-014-3]**

Fantaisie ou désir, le monde imaginaire du poète manitobain Laurent Poliquin est défini par la mouvance; ce sont très souvent des mouvements si subtils qu'ils auraient pu être une illusion: un bruissement, un frisson, un souffle effleuré ou pressenti, un regard fluent vers l'autre. Déjà annoncés dans les mots du titre, ces mouvements peuvent être désordonnés comme les tournolements ressentis du vertige ou comme les caprices et les fantaisies dans le sens figuratif de «vertigo»; ils peuvent aussi être aussi évanescents que le frisson des feuilles du tremble provoqué par le moindre souffle. Écrivant à une époque où la matérialité brutale du quotidien et où la frénésie du spectacle peuvent créer l'illusion de plénitude, Laurent Poliquin offre à son lecteur attentif une fantaisie évanescence qui sert à nier ou à adoucir l'espace fixe, l'objet dur, la pierre. La conception de cet espace reflète les rapports humains, ceux où la présence de l'autre est ressentie comme un faufilement à peine appréhendé mais savouré et précieux: «sentir l'autre tout près». Or, les rapports amoureux, voire humains, «le canevas de notre profonde lecture humaine» (p. 24), demeurent tout aussi fondamentaux ici que dans le recueil précédent, *L'ondolement du désir* (2003).

Mince recueil s'étalant sur cinquante-huit pages seulement, *Le vertigo du tremble*, le troisième pour Laurent

Poliquin, regroupe les textes poétiques en quatre parties dont deux ne sont composées que d'un seul poème. Dans la première partie, «Au bout de l'effleurement», l'auteur fabrique des poèmes dans lesquels il mêle indissociablement la parole, le couple, la sexualité et l'écriture: «le poème nous verbalise / nous allonge» (p. 21);

pour dormir le soir
je m'assois dans la chute
de l'attendre
de grandes éclaboussures de mots
se versent en moi [...] (p. 11)

La «quête d'engrenage pulpeux» (p. 12) se déroule aux airs populaires du jour: «brassens», «margot», «bélanger daniel». Les interlocuteurs du moi lyrique, ce «tu», ce «elle» polysémique, autant femme que pulsion créatrice, autant pensée qu'habitus, l'entraînent vers la matérialité du mot qui reste insaisissable, du mot appréhendé à travers les rencontres d'êtres, de paysages, ainsi que d'expériences troublantes et banales.

Parmi ses plus grandes réussites, les dix-huit poèmes de la deuxième partie, «Poèmes babil», incarnent à la fois la parole naissante et sa poétique. Intertextes, jeux de mots, expérimentation des formes, ceux-ci révèlent les sources éclectiques dans lesquels le poète plonge pour saisir la variété d'images et de rythmes. Cette quête du poétique est prolongée dans la troisième partie, «le poème du rassasiement» où le Je se transforme en archéologue («je parviendrai jusqu'à l'historique de ta main ossifiée», p. 53) pour trouver «les mots naissants de mon pays»; «Le poème du rassasiement», «l'ineestimable monnaie de la brocante» inspirée par l'ode de Gatien Lapointe satisfait jusqu'au dégoût mais ne sert pas de substitut à la «danse du mendiant» (p. 54), paroles pauvres mais originales de ce lieu d'où il parle. Le dernier poème, «Genèse du pont qui danse», se veut l'annonce d'une parole qui exprime les liens profonds avec le lieu incarné par le «pont inconnu» sous lequel «coule la rouge»:

au commencement fut l'Arbre
cueillies les branches
de cèdre qui se donnent la main
avant de naître (p. 57).

Cette belle image d'accompagnement sur laquelle Laurent Poliquin ferme son recueil suggère l'importance pour ce poète de la filiation entre un sujet lyrique ouvert à toutes les sensations et le monde habité par les êtres, les objets, les expériences et les paroles qui l'ont précédé. L'angoisse de l'être solitaire n'importe guère dans ce recueil, car le poète appréhende le monde, le voit, le goûte, l'énonce seulement parce qu'il l'a rencontré et l'a connu grâce à l'autre / aux autres. Si cette voie est réussie et prometteuse, Laurent Poliquin, le ciseleur de vers, n'a pas encore trouvé, par contre, une voix aussi heureuse, car on y décèle toujours de fâcheux vers tels: «j'évacuerai la vacuité de ton souvenir» (p. 11) et «le cri de l'outarde te gargarise l'œil» (p. 14). Or, l'expérimentation linguistique, qui est une des caractéristiques les plus prometteuses chez ce poète, alliée à une vision qui marie l'érudition et le populaire, nous offre un lyrisme fort distinct en voie de maturation.

BIBLIOGRAPHIE

POLIQVIN, Laurent (2003) *L'ondolement du désir*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 78 p.

Estelle Dansereau
University of Calgary

ROMANS, NOUVELLES

ANDERSEN, Marguerite (2004) *Parallèles*, Sudbury, Prise de parole, 263 p. [ISBN: 2-89423-168-7]

Marguerite Andersen est bien connue des milieux littéraires pour avoir publié de nombreux ouvrages depuis le début des années soixante-dix et pour son rôle actif sur la scène universitaire et littéraire. Ce texte, *Parallèles*, que l'auteur définit comme une fiction littéraire, a été publié en 2004. Ce n'est pas un roman ni une biographie, mais se situe entre les deux. Le projet de la narratrice, qui est expliqué dans le premier chapitre du livre, est de raconter la vie de deux femmes en parallèle: l'une est Marguerite Andersen; l'autre est Lucienne Lacasse-Lovsted que l'impérieux besoin d'écrire ont rapproché. C'est aussi l'histoire d'une amitié entre ces